

Les évidences sensorielles de l'outre-monde : *Le Poisson-Scorpion* de Nicolas Bouvier
Gilles Louÿs, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (EA 1586)

Texte publié dans *De la singularité dans la communication interculturelle* (dir. Gilles Louÿs et Emmanuelle Sauvage), Paris, L'Harmattan, 2014.

Comment un jeune Genevois cultivé, issu d'une famille bourgeoise protestante, et dont toute l'éducation l'éloigne *a priori* des pratiques magiques, de la croyance aux esprits ou aux fantômes, en arrive à croire qu'il est victime de sorcellerie, possédé par des démons ? C'est pourtant l'aventure qui est arrivée à Nicolas Bouvier vers le milieu des années 50, à Ceylan¹ où l'avait conduit sa « descente de l'Inde »², après sa longue traversée de l'Europe centrale jusqu'en Asie. Ceylan, dont il relate l'emprise dans *Le Poisson-Scorpion*, un livre qu'il mit près de trente ans à écrire³, et dans lequel il solde son contentieux avec cette île qu'il a toujours froidement présentée comme diabolique, aussi bien dans son récit que dans les commentaires qu'il a en a donnés longtemps après.

Certes, il lui était déjà arrivé, notamment en Iran, de percevoir la force répulsive de certains lieux, des paysages, notait-il curieusement, « qui vous en veulent », qui vous « prennent à partie » et qu'il faut donc « quitter immédiatement sous peine de conséquences incalculables »⁴. Mais précisément - ses récits de *l'Usage du monde* en témoignent - Nicolas Bouvier avait su être à l'écoute des signaux subliminaux par lesquels ses sens l'avertissaient de cette présence hostile.

Aucune de ces défenses n'a joué durant son séjour à Ceylan, pour des raisons qu'expliquent la maladie, la solitude, ainsi qu'un brutal épisode de dépression consécutif à une rupture amoureuse, et qui aboutissent à une sorte d'effondrement, à la fois psychique et physiologique, dont *Le Poisson-Scorpion* dresse le tableau quasi clinique. Nicolas Bouvier y raconte comment, à peine débarqué sur l'île, il a très vite l'impression qu'un piège mortel se referme sur lui. L'île est d'emblée signalée comme vénéneuse, lieu de sorcellerie et de magie noire, c'est une conviction intime, certaine, signalée au début de manière presque humoristique, mais qui s'alourdit de page en page à travers une accumulation d'expériences de plus en plus éprouvantes, de rencontres étranges, d'hallucinations aussi, pour aboutir au chapitre XVI à tout une séquence de délire : Nicolas Bouvier y raconte, avec une multitude de détails crédibles, comment il a dialogué, toute une nuit, avec un jésuite, le père Alvaro, pourtant décédé plusieurs années avant que Bouvier ait fait ou cru faire sa rencontre. Que ce jésuite singulier ait été un expert en démonologie et un maître en exorcismes, et qu'il l'ait également, prétend Bouvier, aidé à rédiger en anglais ses articles destinés à une revue de la capitale – bref, que sa rencontre avec ce fantôme ait pu l'aider à obtenir, grâce à ces articles,

¹ Je conserve ce nom anachronique pour rester en phase avec le contexte du séjour de Nicolas Bouvier, l'île à l'époque ne portant pas encore le nom de Sri-Lanka.

² C'est sous ce titre que sont publiés les articles et le texte des émissions radiophoniques relatifs à sa traversée de l'Inde, du nord au sud, entre décembre 1954 et mars 1955, in N. Bouvier, *Œuvres*, pp 436-494, Quarto Gallimard, 2004.

³ 26 ans très exactement : son séjour à Ceylan date de mars à octobre 1955, la première édition du *Poisson-Scorpion* paraît en 1981 aux éditions Bertil Galland, à Vevey en Suisse.

⁴ N. Bouvier, *L'Usage du monde*, Payot 2001 (Droz, 1963), p. 265.

l'argent nécessaire pour échapper à cette île maudite, cela, c'est une forme d'élaboration fantastique qui achève de donner à son expérience insulaire une dimension tout à la fois clinique et mythologique.

Bien sûr, on pourrait se contenter de ne voir dans ce texte que *littérature* : un « petit conte noir tropical », comme le définit Bouvier⁵, une sorte de fable à l'écriture très maîtrisée, une façon plus ou moins métaphorique de dire l'hostilité du monde et la fragilité de l'esprit. Mais il me semble que ce serait passer à côté de ce que ce texte transmet : une expérience sensible de « l'outre-monde », pour parler comme Bouvier, le récit d'une confrontation avec ce qu'il y a de plus dérangeant et perturbateur dans une culture étrangère, parce qu'elle fait s'effondrer le système de références hérité sur lequel repose votre univers mental, bref une expérience dont l'intérêt est d'abord et fondamentalement anthropologique.

Cela suppose de prendre la sorcellerie au sérieux, comme le font les anthropologues, ou comme le fait l'ethnopsychiatrie : le témoignage de Nicolas Bouvier ne rencontre-t-il pas le constat que fait Tobie Nathan sur l'efficacité des interactions avec « les invisibles » dans ce qu'il appelle « les sociétés à univers multiples »⁶ ? Y aurait-il une lecture ethnopsychiatrique possible du *Poisson Scorpion* ? On tiendra en tout cas comme un fait acquis la conviction de Nicolas Bouvier d'avoir été victime de pratiques magiques, partant du principe que, dans un environnement où tout le monde croit aux sorciers, croire qu'on est ensorcelé, c'est l'être.

Cela suppose aussi de prendre en considération les séquelles laissées par un tel traumatisme : quand on a vécu ce que raconte Nicolas Bouvier, notamment une terrifiante expérience d'intimidation par la magie noire, comment parvient-on à se délivrer de cette souffrance ? Par quels moyens peut-on tout à la fois la remémorer et s'en libérer ? C'est peut-être en ces termes qu'il faut se poser la question de la transmission et de l'écriture dans ce livre magnifique qui est aussi le récit d'un naufrage.

1. Une expérience sensible de l'outre-monde

1.1. Les évidences de l'invisible

Ce qui frappe, c'est l'évidence avec laquelle cette expérience de « l'outre-monde » s'impose : à aucun moment Nicolas Bouvier ne remet en cause, pour lui-même ou aux yeux de son lecteur, la réalité de ses manifestations. On en donnera un aperçu à travers trois scènes relatées aux chapitre XI, XV et XVI.

Dans le chapitre XI, Bouvier relate sa visite dans une bourgade, qu'il se refuse à nommer (il la désigne par la lettre M.⁷), connue pour la puissance d'action de ses envoûteurs, un lieu de sorcellerie notoire, présenté comme tel par tous ses interlocuteurs, et à ce titre un lieu à la fois primaire et fondateur de la culture de l'île, puisque dès le début de son récit Bouvier assimile Ceylan à la sorcellerie, pratiquée de façon immémoriale. Ce passage est très court, guère plus de deux pages, Bouvier ne fait que rapporter sa déambulation dans ce village, fait après fait, geste après geste, fidèle à une technique de récit qui cherche plus à

⁵ N. Bouvier, *Routes et déroutes - Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, in N. Bouvier, *Œuvres*, Quarto Gallimard, 2004, p. 1330 (éd. Métropolis, Genève, 1992). Toutes les références, y compris pour *le Poisson-Scorpion (PS)* renvoient à cette édition.

⁶ T. Nathan, I. Stengers, *Médecins et sorciers*, La découverte, 2012 (1995).

⁷ On sait, grâce à un autre texte publié 6 ans avant *le Poisson scorpion*, en 1975, qu'il s'agit d'une localité appelée « Matara » : N. Bouvier, *Matara*, in *Œuvres*, éd. citée, pp. 819-820.

objectiver qu'à analyser. Il passe d'abord devant un banyan gigantesque peuplé de vampires qui s'envolent en colonnes noires, puis arrive à une plage où il croise un groupe d'une demi-douzaines de « gaillards grisonnants » à l'air patibulaires, il s'endort un instant sur la plage, et quand il se réveille, au moment précis où il se relève, Bouvier note : « j'ai senti une main de la taille d'un battoir me pousser dans le dos, ai fait deux pas en titubant et me suis étalé sur la grève. Je me suis retourné les dents crissantes de sable. Bien sûr que je n'ai vu personne, rien qu'une grande raie tachetée de bleu sombre encore prise aux filets, qui achevait d'étouffer dans une odeur abominable »⁸.

Le récit rapporte dans un enchaînement perceptif très simple – la sensation kinésique de la poussée, le goût du sable dans la bouche, l'odeur de putréfaction de la raie - une attaque magique d'une très grande violence – la peur ressentie ici étant telle qu'elle échappe à toute nomination par un quelconque mot du registre de l'affect : seul le langage du corps, et en particulier le signal transmis par l'odorat, étant en mesure de transmettre la terreur intense ressentie dans cette attaque. Non seulement rien ne signale une quelconque mise en doute de la réalité de cette agression, mais le modalisateur (« bien sûr ») par lequel le narrateur anticipe le sens de cet « accident » accrédite au contraire, aux yeux du lecteur, la réalité de la force invisible dont il est spectaculairement victime.

Les choses les plus incroyables peuvent également se présenter au narrateur avec un caractère de familiarité qui accentue encore la force de leur irruption. C'est le cas au chapitre XV, significativement intitulé « Circé », avec la rencontre improbable du « djinn » qui se matérialise soudainement dans l'échoppe de la boutiquière tamoule : « à ma dernière visite, un djinn haut comme une botte et tout ébouriffé est sorti de terre juste entre mes jambes dans un grondement de tonnerre, s'est saisi d'un bocal de pickles et a disparu par le même chemin après un bref salut. Pendant que le sol se refermait et que je me demandais si j'avais la berlue, elle remplaçait sans broncher sur l'étagère l'article qui venait de s'évaporer et traçait sur son petit tableau noir une coche dans la colonne réservée à cet habitué. »⁹

On sait que, dans le fantastique, un aspect important est apporté par les interprétations que fait le héros des scènes étranges qu'il a observées, et qui aboutissent à créer l'incertitude propre au genre, cette « hésitation » prolongée entre le surnaturel et le rationnel dont parle Tzvetan Todorov dans son essai de référence¹⁰. On constate le même cheminement interprétatif, à propos de ce « djinn », dont le nom même, par l'adhésion qu'il suppose aux croyances orientales, suggère une forme d'acceptation tranquille du surnaturel ; mais il est significatif d'observer que, dans son commentaire, Nicolas Bouvier explique spontanément par la magie noire l'apparition de ce « djinn » en établissant une relation avec le mari de la commerçante tamoule, dont tout le monde soupçonne qu'elle s'en est « débarrassée (...) par des moyens discutables (on sait ce que cela veut dire ici) »¹¹. Après avoir évoqué les pratiques magiques tamoules sur le continent¹², qu'il écarte comme étant inusitées sur l'île, il n'en retient pas moins le soupçon d'une obscure « opération réductrice » par laquelle la boutiquière

⁸ *PS*, p. 774.

⁹ *PS*, p. 787.

¹⁰ T. Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970.

¹¹ *PS*, p. 787.

¹² « Dans le matriarcat tamoul du continent, il suffisait de mettre trois fois devant la porte les babouches du mari qu'on voulait congédier » (*PS* 788).

aurait pu « enfermer ou ranger ce fâcheux quelque part », et son regard se pose alors sur une « boîte à biscuits indigo, sur la dernière étagère », sous prétexte qu'elle ne cesse de la surveiller, « du coin de l'œil », et dont il croit entendre monter « le grincement d'un grillon furibond ». La comparaison avec le grillon le fait dériver vers une vision fantasmagorique inspirée par le contraste entre le « petit mari » et l'énormité de sa femme obèse : « chez un des termites de notre île (Euternes fatalis) (...) la reine est trente mille fois plus volumineuse que le roi, installé à vie comme un concierge à l'orée de sa vulve. »¹³ En quelques phrases, on bascule du monde du quotidien vers celui de la sorcellerie, qui nous entraîne ensuite dans le monde souterrain des insectes, - les insectes, une des obsessions majeures de Nicolas Bouvier durant son séjour à Ceylan, et une des clés pour accéder à l'imaginaire profond de l'île.

Même l'épisode le plus « fantastique », le récit que Nicolas Bouvier fait au chapitre XVI de ses conversations avec le père Alvaro, est dépourvu de toute mise en doute quant à la réalité des faits rapportés. Rien n'avertit le lecteur du caractère improbable de cette rencontre, aucun indice ne lui signale qu'il pourrait s'agir d'une apparition spectrale (il ne l'apprendra qu'après coup) : le texte fourmille au contraire de toutes sortes de détails perceptifs renforçant l'évidence sensible du père Alvaro, depuis la vision de loin, au pied d'une église baroque, d'« une forme noire, en chapeau rond à larges bords », jusqu'à la proximité physique de sa personne, l'odeur « infecte » de ses cigares, sa petite main « sèche et tavelée », sa voix « chitineuse », son rire grinçant, ses bottines « de la pointure d'un enfant de dix ans », sa soutane « crasseuse »¹⁴. La dimension scénique du passage, avec ses effets de cadre - une église baroque au bord d'une plage, la nuit, avec le vent de mer soufflant par bouffées, les deux hommes assis sur les marches, l'un en contrebas, l'autre en haut des marches - et le rendu des interactions verbales, faisant alterner les réflexions du père Alvaro avec les brèves relances de son interlocuteur, qui s'assoupit par moments, toute cette construction dramatique accentue encore l'impression de très forte présence et a visiblement pour but de donner à croire à la réalité de ce personnage et de ce dialogue. Même le moment où le père Alvaro entre en lévitation est rapporté avec une tranquille évidence, sans susciter aucune réaction de surprise ou d'incrédulité du narrateur : « La brise gonflait sa soutane et il flottait maintenant une bonne coudée au-dessus de la dernière marche, l'axe du corps oscillant légèrement sur cette noire corolle, ses bottines de comédie se balançant dans le vide »¹⁵. Le mot « lévitation » lui-même apparaît dans le récit, et atteste, par sa propriété technique, que le narrateur est bien conscient du phénomène, sans aucunement s'en émouvoir : « Il fixait la mer en fumant un de ses infects cigares sans se préoccuper le moins du monde de cette lévitation, d'ailleurs modeste, mais qui me semblait bien incommode »¹⁶. On assiste d'ailleurs, dans cette scène, à l'élévation progressive du personnage, qui flotte de plus en plus haut, si bien que son interlocuteur finit par empoigner sa soutane : « Je tirai d'un coup sec sur la soutane

¹³ *PS*, p. 788.

¹⁴ *PS*, p. 794. Seul indice suggérant discrètement une apparition spectrale : « sa soutane crasseuse largement étalée autour de lui donnait à penser que le corps n'existait pas ou qu'il avait été brisé en plusieurs morceaux depuis longtemps ».

¹⁵ *Ibid.*, p. 794.

¹⁶ *Ibid.*

pour le faire redescendre (...). Un lambeau de tissu cuit par la crasse et la transpiration me resta dans la main »¹⁷.

Rien donc, dans cette scène, ni dans sa relation, ni dans sa description, ni dans les interprétations du narrateur, n'entretient l'indécision fantastique¹⁸ : tout au contraire atteste de sa réalité, ce qui, bien sûr, contraint le lecteur à enregistrer l'information que l'outre-monde existe lorsqu'il apprend, quelques pages plus loin, que le dit Alvaro est mort 6 ans avant les faits relatés¹⁹. En effet, comment mettre en doute²⁰ les convictions du narrateur, qui non seulement fait part de sa certitude d'avoir bel et bien parlé, plusieurs nuits durant, avec ce personnage, dont il dit lui-même, par la suite, qu'il ne peut s'agir que d'un fantôme, mais qui en retire en plus le réel réconfort d'avoir trouvé en lui un appui contre les assauts malveillants des nécromants de l'île, lui qui signalait dès le chapitre IV qu'il avait « besoin de protections »? Le fait que Nicolas Bouvier précise que ce dialogue se déroule à « la plus mauvaise heure de la nuit, juste avant l'aube, celle (...) où l'air est tout bruissant de malfaisance et d'ombres indécises »²¹, avec en arrière-plan le roulement des tambours d'exorcisme, tout cela contribue bien sûr à l'établissement d'un contrat de lecture qui invite à considérer que le monde des « invisibles » existe bel et bien, quoi qu'on en pense, et que, oui, dans certaines circonstances, il est bon de se placer sous la protection d'un expert, familiarisé avec les intrusions malveillantes des esprits, surtout lorsqu'il se présente, de lui-même, aussi opportunément, au moment où vous êtes dans le plus grand égarement.

1.2. Négocier avec les « invisibles »

Lévi-Strauss expliquait l'efficacité – indéniable à ses yeux – des pratiques magiques par l'existence d'un consensus social : pour que la magie opère, il faut y croire, ce qui suppose « la croyance du sorcier dans l'efficacité de ses techniques (...), celle du malade qu'il soigne, ou de la victime qu'il persécute ; enfin la confiance et les exigences de l'opinion collective », l'ensemble formant « un champ de gravitation au sein duquel se définissent et se situent les relations entre le sorcier et ceux qu'il ensorcelle »²². On retrouve précisément cette configuration dans *le Poisson-Scorpion*, puisque l'adhésion aux croyances qui fonde la magie est rappelée de manière récurrente dans tout le récit, soit parce que le narrateur, Nicolas Bouvier, est le témoin direct des événements magiques qu'il rapporte - ou parce qu'il en est la victime, comme sur la plage de M., soit parce qu'il en est le narrataire, destinataire de témoignages apportés par d'autres (le père Alvaro, l'horloger, l'aubergiste), soit parce qu'il rapporte une information de source indéterminée : d'aspect légendaire ou mythologique (c'est

¹⁷ *Ibid.*, p. 796.

¹⁸ Une seule fois, dans toute cette scène, l'emploi d'un verbe modalisateur (« Il me sembla voir sa silhouette passer à toute allure devant la lune », p.796) introduit un doute quant à la réalité de la vision.

¹⁹ En septembre 1948, très exactement, soit plus de 6 ans avant le séjour de Nicolas Bouvier à Ceylan (il y débarque le 11 mars 1955 et en repart le 11 octobre 1955). Il faut noter que, même dans ses explications, Nicolas Bouvier entretient le mystère, puisque, s'il raconte que c'est à sa demande que le père Gregor Mathias Impferfisch, un jésuite en poste sur le continent, lui écrit une longue lettre en allemand, qui lui apprend la mort du père Alvaro en septembre 1948, il précise en même temps qu'il a « brûlé cette lettre, jugeant que certaines choses ne doivent être lues qu'une fois » (*PS*, p. 797).

²⁰ Nicolas Bouvier réaffirme dans son entretien avec Irène Lichtenstein-Fall la réalité de ces rencontres dans l'île : « Ces personnages ont existé. J'allais tout le temps dans la boutique de l'épicière tamoule, j'ai bel et bien rencontré le jésuite mort depuis 6 ans. » in *Routes et déroutés*, p. 1333.

²¹ *PS.*, p. 794

²² Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, pp. 184-185.

la sulfureuse aura de l'île évoquée dès le début, qui justifie le rapprochement avec le poisson-scorpion éponyme), ou reçue par le folklore, les « on dit » de la communauté villageoise, les anecdotes rapportées du « bazar », bref les croyances populaires. De ce point de vue, l'ensemble du livre est à ce point saturé par la croyance en la magie, spécialement la magie noire, qu'on y constate, de la part de Nicolas Bouvier lui-même, une forme de propension paranoïaque à la voir partout, puisque même ses voisins qui lui rapportent ce type de faits sont aussitôt soupçonnés par lui d'être des « nécromants ». Preuve que même un jeune Genevois pour qui le mot religion n'a de signification qu'étymologique²³ ne peut échapper longtemps à l'emprise qu'exercent les croyances magiques sur l'ensemble d'une communauté : on pourrait voir là un de ces exemples d'interculturalité dont parle Demorgon²⁴.

L'avant-dernier chapitre du *Poisson-Scorpion*, le chapitre XIX, raconte de ce point de vue une scène typique des croyances et des pratiques de l'île, et des difficultés qu'il y a à les vivre, pour un Européen. La scène se passe chez l'horloger de Galle (chez qui Nicolas Bouvier met en dépôt pour réparation sa machine à écrire), lequel un matin fait appel à un exorciste pour se débarrasser d'une « chose » épouvantable déposée, en guise d'avertissement, sur son établi²⁵. On trouve dans ce chapitre, exposé très distinctement, le système qui s'établit entre une victime (l'horloger agressé), un exorciste et un agresseur (un esprit vindicatif – ou revendicatif, on ne sait), le tout étant dénoué par le sacrifice d'un poulet – l'exorciste repartant à la fin avec le poulet décapité sous le bras.

On retrouve là un schéma dont parle Tobie Nathan à propos des « sociétés à univers multiples », qui postulent, à l'origine des troubles, des maux ou des incommodités de toute nature qui peuvent perturber la vie de quelqu'un, l'intention d'un « invisible » (esprit, ancêtre, parent décédé, ...), dont il importe de neutraliser la vindicte par l'intermédiaire d'une procédure magique appropriée (confection d'un objet rituel, sacrifice, prière, etc.). Ce scénario type est parfaitement transparent, dans le récit de Nicolas Bouvier, même s'il répugne à suivre jusqu'au bout les explications de son informateur : on y retrouve la mise en œuvre de la rationalité décrite par Tobie Nathan, qui part du constat d'un désordre pour parvenir à identifier « l'intention invisible » que ce désordre implique, de façon à mettre en œuvre une « réponse technique adéquate » aboutissant à la disparition de ce désordre²⁶. Cela suppose l'établissement d'un dialogue (l'exorciste « a éventé l'apparition avec une feuille de bananier et lui a demandé son nom »), puis l'identification du motif (« l'horloger aurait jeté des immondices dans un enclos sur lequel « l'autre et les siens » prétendent avoir des droits »), enfin l'établissement d'une compensation : « au terme d'un maquignonage où je voyais l'horloger, à chaque réplique, secouer imperceptiblement la tête pour faire baisser l'enchère, on égorge le poulet le plus étique qu'on ait pu trouver et cet ignoble essaim sanguinolent s'est évanoui comme fumée »²⁷. Même si Nicolas Bouvier, par défense sans

²³ *Routes et déroutés*, p. 1306.

²⁴ J. Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Anthropos, 2010, p. 20.

²⁵ La nature précise de cette « chose » que l'horloger, « médusé », découvre sur son établi, n'est pas élucidée : « A travers la sueur qui me pique les yeux, je distingue une nuée roussâtre haute d'une coudée qui tourbillonne sur elle-même et ondule comme une colonne de fourmis volantes en produisant un halètement rapide et rauque. » (*PS*, p. 806)

²⁶ T. Nathan, *op. cit.*, p. 63.

²⁷ *PS*, p. 806.

doute, utilise un ton moqueur dans sa relation de la scène²⁸, on perçoit dans son texte l'expression d'un réel et profond malaise, qui là aussi, comme sur la plage de M., ne peut s'exprimer que corporellement : « J'ai les jambes qui tremblent et la nausée »²⁹.

On trouve une scène comparable, mais dans laquelle cette fois l'exorcisme reste, tragiquement, sans effet, à propos d'un cas d'envoûtement rapporté par le père Alvaro, dans un récit qui n'est donc pas un témoignage direct de Nicolas Bouvier lui-même, mais dont il est le narrataire. Il s'agit d'un jeune garçon victime de somnambulisme qui s'en va rejoindre dans la cour, chaque nuit, un arbre pipal qu'il étreint fortement et auquel il reste inexplicablement agrippé. Malgré tous les efforts des séminaristes (on va même jusqu'à attacher solidement le jeune garçon à son lit, sans succès), malgré même l'intervention de l'exorciste du diocèse venu tout exprès de la capitale, rien ne parvient à empêcher le jeune garçon de se renouer chaque nuit à son arbre, jusqu'au jour où la communauté tente une solution radicale : couper l'arbre. La sanction est immédiate : aussitôt l'arbre abattu, le jeune garçon meurt.

On dira que ce cas est sujet à caution, puisque le récit ne provient pas de Nicolas Bouvier lui-même, mais du père Alvaro, c'est-à-dire d'un fantôme. Ce récit n'est pas le sien, cette expérience n'est donc pas vérifiable³⁰. Mais quand on sait avec quelle intention de « réalisme » Nicolas Bouvier raconte ses conversations avec le père Alvaro – d'où est extrait ce récit d'envoûtement – comme pour bien convaincre le lecteur que, mort ou pas, fantôme ou pas, ces conversations ont bien eu lieu, on peut en déduire que ce récit d'envoûtement est doublement significatif du commerce avec les « invisibles », et pour ce qu'il rapporte, et pour celui qui le rapporte : on ne saurait mieux montrer à quel point la connaissance des choses « invisibles » ne peut provenir que de l'invisible lui-même, et on retrouve là, une fois de plus, une constante de ce que Lévi-Strauss nomme le complexe chamanistique³¹, dans lequel l'indigène qui devient chaman ne tire sa conscience de l'être devenu qu'au terme d'une expérience l'ayant mis lui-même en contact avec le monde des Esprits.

1.3. *Le Poisson-Scorpion* : un récit chamanistique ?

Les rapprochements que nous avons été amenés à faire à plusieurs reprises avec les conceptualisations de l'anthropologie invitent à se poser la question du sens qu'il convient de donner au récit de Nicolas Bouvier, qui est, de tous ses textes, le plus tourné vers la confession autobiographique³². De fait, il s'agit d'une relation de son séjour rigoureusement rapportée selon le fil de la chronologie, mais au-delà de cette organisation de surface on est en droit de se demander s'il n'y a pas un sens, ou un ordre latent, dans la succession des épisodes où Nicolas Bouvier fait part de ses confrontations avec « l'outre-monde ».

²⁸ Il prête une oreille complaisante à l'aubergiste qui lui assure que toute la scène se réduit à « une escroquerie doublée d'une arnaque » de la part de l'exorciste. (*PS*, p. 807)

²⁹ *PS*, p. 806.

³⁰ Mais Nicolas Bouvier signale en même temps sa connaissance de cette forme d'envoûtement « qui est ici fréquente, peu coûteuse et très difficile à dénouer », de sorte que son commentaire fonctionne comme une accréditation d'authenticité. (*PS*, p. 795)

³¹ Cf. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 199.

³² Outre un règlement de compte très violent avec sa mère au chapitre X, on trouve dans *le Poisson-Scorpion* une évocation, à la fois discrète et récurrente, de son père – dont le père Alvaro apparaît p. 796 comme une figure de substitution : « Ce vieillard me plaisait : on n'en finit pas de chercher son père et j'avais un peu perdu le mien – le vrai – voix et visage le long de la route ».

On note ainsi que c'est après l'épisode traumatisant de l'intimidation sur la plage de M. (chapitre XI) que Nicolas Bouvier fait la rencontre du père Alvaro au chapitre XVI : celui-ci apparaît très nettement comme une protection, un recours tiers contre les forces magiques et hostiles de l'île ; c'est un exorciste, un prêtre, un chrétien authentique - mais il est en même temps lui-même une émanation de ce monde invisible des « esprits ». Le chapitre XI quant à lui peut clairement être lu comme une initiative dangereuse du héros, une erreur de sa part, ou une provocation, puisque, averti pourtant de la réputation « noire » du village de M., il n'hésite pas à aller braver sur leur terrain, dans leur repère, ces nécromants : la description quasi « gothique » du village sous le banyan gigantesque d'où s'envolent à la tombée de la nuit des myriades de vampires « qui dépliaient délicatement leurs ailes en découvrant des ventres soyeux de catins bien bourriquées »³³ donne à cette arrivée à M. l'allure d'une scène de « roman noir ». Même le bonze mendiant aperçu sur la plage de M. fuit les hommes à l'air patibulaire « comme un mauvais chien passe au large d'autres chiens plus mauvais que lui »³⁴. Dès lors, le récit de la terrifiante intimidation vécue sur la plage fonctionne comme la sanction de cette provocation.

Il ne reste donc plus au héros qu'à rechercher et trouver un protecteur, un auxiliaire magique, seul à même de le protéger des attaques sinistres de l'île : c'est bien évidemment le père Alvaro, dont l'intervention surnaturelle (et l'anglais parfait) permettra à notre héros d'écrire les articles qui lui vaudront le prix annuel de la « meilleure revue de l'île », et l'argent nécessaire à son départ (après une ultime épreuve racontée dans le dernier chapitre).

D'un point de vue dramatique, on peut donc retrouver dans *le Poisson-Scorpion* une structure tripartite, très nettement articulée, typique de la tradition narrative des contes ou des légendes, selon un schéma provocation – agression – réparation. Mais si cela lui ajoute de la cohérence, sur le plan narratif, cela n'enlève en rien de la crédibilité du témoignage de Nicolas Bouvier. On peut d'ailleurs se demander si cette structuration n'est pas le produit d'un travail d'élaboration en grande partie inconscient – au moins nullement prémédité, mais s'imposant du fait même que raconter sa propre expérience ne vous fait pas échapper pour autant à l'emprise qu'exercent les codes de la tradition au sein de la communauté narrative à laquelle vous appartenez. On pourrait dire ainsi que c'est quand il raconte son expérience que sa propre culture rattrape Nicolas Bouvier, et lui permet du même coup d'établir une forme de connivence avec ceux de ses lecteurs qui l'ont en partage : si cette narrativité « échappe » à son auteur, elle s'impose en effet tout autant à ceux-ci, invités à retrouver eux-mêmes dans ce qu'ils lisent des codes qui ne leur sont pas moins familiers.

Elle permet enfin de souligner le triomphe symbolique sur la sorcellerie, qui est l'enjeu secret de ce texte, grâce à une figure centrale, celle du père Alvaro, qui en nomme l'origine, l'explique, et permet ainsi de la combattre : car, - et encore une fois si on prend au sérieux la certitude qu'a eue Nicolas Bouvier de dialoguer plusieurs nuits durant avec ce fantôme – ce que notre héros apprend de son interlocuteur de l'outre-monde, ce n'est pas seulement des histoires d'exorcisme ayant plus ou moins bien tourné, c'est une forme d'assistance symbolique, une compréhension profonde de ce qui rend possible le

³³ PS, p. 774.

³⁴ *Ibid.*, p. 774.

déchaînement des forces de la magie noire, et par conséquent de ce qui permet de s'en protéger. Et ce qu'il faut retenir du Diable, selon le père Alvaro, c'est certes qu'il existe mais qu'il ne faut surtout pas « lui donner un visage » : « Le secret le mieux gardé du Mal, c'est qu'il est informe : le modeler c'est tomber dans le premier piège qu'il nous tend. »³⁵ La sorcellerie n'est donc pas le problème, mais une des réponses données à une question qu'aucune réponse n'épuise, et cette question – qui est celle du Mal – est inséparable de l'expérience humaine de la peur : « Le monde des ombres, m'avait dit le Père la dernière fois que je le vis, tournoie dans une épouvante sans substance ni pivot. »³⁶

Seule la peur est à l'origine de la sorcellerie – c'est-à-dire, pour parler comme Lévi-Strauss, du système social organisé autour d'elle. Il est très troublant à cet égard de voir comment le diagnostic posé par le fantôme d'un jésuite, appartenant donc au « monde des ombres », tel qu'il est retenu, remémoré et formulé par un Genevois de culture protestante – mais qui se définit lui-même comme quelqu'un « qui ne peut pas [se] dire chrétien »³⁷ – rejoint le constat des anthropologues sur le rôle de la peur dans les « religions primitives »³⁸. C'est Lévi-Strauss qui, à propos des cas de « mort par conjuration ou envoûtement », expliquait pourquoi on peut mourir de la peur que vous inspire la certitude d'être victime de la magie noire³⁹.

2. Comment mettre un démon dans une bouteille

On conçoit que parvenir à raconter une expérience aussi éprouvante près de 30 ans après suppose, non seulement une forme de déverrouillage mémoriel mais d'abord et avant tout cette capacité à se réparer soi-même que Boris Cyrulnik a popularisé sous le terme de résilience⁴⁰. Il se trouve que Nicolas Bouvier s'est longuement confié sur les circonstances qui lui ont permis d'écrire *Le Poisson-Scorpion* : il parle « d'écriture-exorcisme » à propos de ce livre écrit, dit-il, dans un état de « transe », « sur des flots de whisky et de musique »⁴¹. La persistance avec laquelle le monde de la magie noire imprègne son vocabulaire, même quand il parle du travail littéraire mené pour s'en débarrasser une fois pour toutes, est d'ailleurs la preuve de ce qu'on ne replonge pas impunément dans le monde de la « déraison ». Le rôle de l'alcool et de la musique⁴², en particulier, est à noter, comme si seule une certaine forme de sur-stimulation (par la musique) et en même temps de sédation (par l'alcool) avaient pu créer les conditions pour tout à la fois réactiver une expérience traumatisante profondément enfouie dans la mémoire et la mettre à distance, grâce à un travail poétique de mise en mots⁴³. C'est sans doute pour cela que la musique est présente, dans *le Poisson-Scorpion*, non seulement

³⁵ *PS*, p. 795.

³⁶ *Ibid.*, p. 798.

³⁷ *Routes et déroutés*, p. 1262.

³⁸ M. Douglas, *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, La Découverte, 2001 (François Maspéro, 1971), p. 23.

³⁹ Cl. Lévi-Strauss, *op. cit.*, pp. 183-184.

⁴⁰ B. Cyrulnik, *Le murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2005.

⁴¹ *Routes et déroutés*, p. 1330.

⁴² Il s'agit du *Premier quatuor à cordes*, de Debussy – et en particulier un air que Nicolas Bouvier écoutait sans cesse : le 3^e mouvement, l'*andante*, qu'il associe étroitement à sa « macération solitaire » vécue à Ceylan : cf. *Routes et déroutés*, p.1352.

⁴³ Nicolas Bouvier reconnaît d'ailleurs cette double dépendance : « L'alcool et la musique ont été mes deux béquilles pour écrire ce livre ». (*Routes et déroutés*, p.1330)

dans la dédicace à Claude Debussy, mais dès les premières lignes : l'*incipit* place le lecteur (et ce premier lecteur à lui-même qu'est l'écrivain) face à un écran de lumière rouge où se répondent les sons et les reflets de l'île, et dans lequel le narrateur reconnaît « la lyre d'Orphée et la flûte de Krishna »⁴⁴. C'est également à l'influence de la musique que ce livre doit sa structuration si particulière⁴⁵. Et c'est encore grâce à la musique que l'écrivain atteint son point final et peut sortir de son livre, quand il évoque dans la toute dernière phrase la « soupente bleue » où il avait été « si longtemps prisonnier » et qui « vibrait d'une musique indicible »⁴⁶. La musique est certainement, par sa double stimulation, sensorielle et mentale, ce qui permet le déclenchement du travail d'anamnèse – car la mémoire, ou plutôt la nécessité de lui arracher ce qu'elle a oublié (l'oubli étant un effet de la mémoire tout autant que le souvenir) est le véritable enjeu de ce livre, qui reproduit, à son extrémité finale cette citation de Céline : « La pire défaite en tout c'est d'oublier et surtout ce qui vous a fait crever. »⁴⁷

2.1. Anamnèse

C'est par une technique de type impressionniste, notation après notation, touche après touche, que l'île se matérialise, selon un travail de mise en mots qui a pour effet de libérer la mémoire visuelle, comme s'il suffisait de fermer les yeux pour voir, par effet de persistance rétinienne, surgir tout un monde flottant dans la lumière.

On le voit dans la construction des deux premiers chapitres : page après page, c'est la faune, la flore, les paysages de l'île qui surgissent. L'*incipit* à forte résonance littéraire⁴⁸ compose une sorte de halo rouge d'où surgissent consécutivement des sensations fondamentales : le goût du melon et du thé, l'arbre pipal sur fond de dunes jaunes, le bruit du moulin de canne à sucre, la tache lumineuse d'un chiffon carmin, une jeune femme aux seins nus aperçue dans un éclat de lumière rouge, puis une route, une cabane, des arbres, des bassins d'irrigation, un bougainvillier mauve, des tortues d'eau, un gigantesque fruit vert posé sur la tête d'un paysan, le douanier tenant un espadon encore frais sous le bras, la jungle verte, les perruches, les crottins d'éléphant parsemant la route, des bungalows, des toits de tuiles vernies, des églises baroques, des cocotiers se détachant sur le front de mer, des canaux, un vieux fort, des cerfs volants... L'île se déplie au fur et à mesure, comme ces fleurs de papier se déployant au contact de l'eau. Tout le début nous installe dans une recension sensorielle de l'île, où tous les sens (vue, ouïe, odorat, goût) sont sollicités : c'est par le recours à son propre corps, à la résurrection de toutes les sensations oubliées que Nicolas Bouvier parvient à « refaire » l'île, selon une poétique performative (le « dire une rose » mallarméen), permettant à toutes ses caractéristiques naturelles de s'afficher une à une : lumière, chaleur, couleurs, flore, vie animale, insectes... L'écriture prend donc la forme d'une anamnèse, conduite comme dans un exercice de sophrologie, consistant à faire défiler en soi, l'un après

⁴⁴ PS, 727.

⁴⁵ « *Le Poisson-Scorpion* est un texte que j'ai rythmé et construit comme une sonate, avec des codas, des thèmes qui reviennent, des récurrences délibérées, ce qui explique aussi que je l'aie écrit en écoutant de la musique ». (*Routes et déroutés*, p.1352)

⁴⁶ PS, p. 810.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 811.

⁴⁸ La première phrase « Le soleil et moi étions levés depuis longtemps ... » reprend malicieusement un *topos* d'ouverture qui figure dans nombre de romans du 17^e siècle : qu'on songe à l'*incipit* du *Roman comique*, qui en constitue la parodie.

l'autre, tous les instants chronologiquement liés à la découverte de l'île. Depuis ses toutes premières sensations jusqu'à son installation à Galle au chapitre III, Nicolas Bouvier fait surgir un à un des souvenirs disparus et qu'il pensait sans doute indicibles, comme le suggère le motif, énoncé deux fois, de l'île « comme un doigt posé sur une bouche invisible »⁴⁹ – jusqu'à faire ressurgir des apparitions minuscules, comme le souvenir de ce crabe « rose comme une joue » égaré sur une étagère et qui l'accueille dans sa chambre⁵⁰.

2.2. Surécrire

Ce travail de résurrection mémorielle prend une forme tellement fluide qu'il donne l'impression d'une très grande facilité. Il ne faudrait pourtant pas se méprendre sur la densité d'investissement littéraire qu'il implique : bien des détails montrent que *le Poisson-Scorpion* est un livre « surécrit »⁵¹, comme le signale Nicolas Bouvier lui-même, tant au niveau de son organisation d'ensemble que dans son registre stylistique dominant.

Au-delà des effets de rhapsodie imprimés au récit par sa structuration rigoureusement chronologique, il y a en effet un vrai travail de composition dans ce livre, formé de vingt chapitres, et dont le centre se trouve au chapitre X, dont le titre est aussi le titre éponyme du livre, signe paratextuel qu'on atteint bien là le cœur de ce qu'il a à nous dire. C'est dans ce chapitre qu'on trouve le règlement de compte avec sa mère, l'éloge pudique de son père, et l'évocation de sa rupture amoureuse, soit le texte le plus intime que Nicolas Bouvier ait jamais écrit sur lui-même, dont les chroniques, même les plus personnelles (comme sa *Chronique japonaise*) ne se départissent jamais de cette retenue si caractéristique de son éducation huguenote, avec laquelle on peut dire qu'il règle également ses comptes dans *le Poisson-Scorpion*⁵².

On peut mesurer ce travail de recomposition du matériau autobiographique dans sa façon toute mythologique d'évoquer l'impact du sentiment amoureux chez une personne, assimilé non pas à une chute (comme dans l'expression « tomber amoureux », qu'il récuse) mais à une ascension : et brutalement son texte quitte le registre de la confidence personnelle pour entrer dans la description du vol nuptial des termites, ce moment où les individus matures acquièrent leurs ailes, sortent hors de terre et s'accouplent. Sauf que cela revient à quitter l'enceinte fortifiée de la termitière pour s'exposer, une fois les ailes perdues et l'envol terminé, aux mandibules de tous les prédateurs. Le passage halluciné où Nicolas Bouvier décrit ce qui attend « ces puces et pucelles choyés des années durant dans l'obscurité », exposés aux « machoires, museaux, dards, moustaches, mandibules » qui « vibrent et claquent de convoitise »⁵³, constitue une préfiguration évidente du monde épouvantable dans lequel il va *tomber* lui-même, puisque juste après vient le chapitre XI, relatant sa mésaventure sur la plage de M., où s'origine véritablement sa descente aux enfers qu'il raconte dans cette deuxième moitié de l'oeuvre. Lui-même se demande, à propos de ces massacres qu'il regarde « des heures durant », s'il n'y cherche pas « un signe »⁵⁴.

⁴⁹ *PS*, p. 730 et 733.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 740.

⁵¹ *Routes et déroutes*, p. 1343.

⁵² Il écrit dans *le Poisson-Scorpion*, p. 744: « Mon éducation huguenote, qui vaut presque une hémiplégie (...)»

⁵³ *PS*, p. 770.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 772.

Si l'on ajoute les différents motifs qu'entrelace ce chapitre – le scorpion noir qui tombe dans son bol de thé, le fait que la jeune femme, non nommée⁵⁵, qui lui envoie en guise de lettre de rupture son faire-part de mariage, soit « justement du signe de scorpion », et « très belle de figure »⁵⁶, comme Bethsabée, la princesse hittite que David met dans son lit - Nicolas Bouvier est alors en train de travailler à un texte sur les Hittites dont il attend beaucoup - on mesure le sens de la composition et la dextérité que requiert tout ce travail d'agencement littéraire.

L'autre indice de ce parti pris d'élaboration littéraire s'observe dans le recours à une tonalité presque continuellement ironique, voire sarcastique, dans l'écriture du livre, et qui n'épargne pratiquement aucun des habitants de l'île. C'est en effet dans le projet de se venger de l'île que *le Poisson-Scorpion* a été écrit : il s'agit d'un règlement de compte personnel avec la culture de la magie noire, méthodiquement conduit, et qui sollicite constamment l'adhésion du lecteur, grâce à la mise en place tout au long du récit d'un pacte de lecture signalant explicitement l'antipathie qu'elle suscite chez le narrateur. Dès le chapitre I, qui s'ouvre pourtant sur une superbe évocation du bonheur sensuel d'être au monde dans cette île, il y a d'emblée l'affirmation, présentée comme une évidence, du lien consubstantiel entre l'île et la sorcellerie, et cette affirmation d'évidence, relayée de chapitre en chapitre, sature tout le livre, jusqu'à prendre, on l'a vu, un aspect obsessionnel. De ce point de vue, si *le Poisson-Scorpion* constitue pour Nicolas Bouvier une tentative de réintégrer une part de sa mémoire et de son identité, il y a aussi l'intention claire de liquider l'île, de la faire disparaître de sa mémoire. On pourrait assimiler ce livre à une sorte de sortilège à l'envers, un dispositif magique visant à trancher à jamais les liens noués avec cette île et ses maléfices, comme un contre-enchantement⁵⁷. C'est en tout cas l'interprétation que fournit lui-même Nicolas Bouvier quand il explique, par exemple, la volonté de ne pas nommer le village de Matara, systématiquement désigné par la lettre M. dans son texte : « c'était une précaution purement magique et une manifestation de mépris »⁵⁸. Étonnante vengeance que seule la littérature autorise sur ces lieux de la géographie qui se sont emparés d'une part de votre être. De ce point de vue, il se pourrait bien que Nicolas Bouvier ait réussi à mettre au point avec ce livre le « dispositif technique » efficace pour obtenir des « invisibles » que soit mis enfin un terme à leur envoûtement...

Quand il explique à Irène Lichtenstein-Fall qu'il a écrit *le Poisson-Scorpion* pour se désenvoûter de l'île, Nicolas Bouvier reste en même temps très lucide en notant que, même s'il pense être parvenu à se « débarrasser de son mal » grâce à cette mise en forme, il y a encore en lui « une sorte de malheur résiduel, un noyau central noir » qu'il n'est pas parvenu

⁵⁵ Sa lettre est partiellement citée dans le récit mais pas son identité : on apprend dans sa correspondance avec Thierry Vernet que cette jeune femme se prénomme Manon : N. Bouvier, Th. Vernet, *Correspondance des routes croisées*, Zoé, 2010, notamment p. 459 et p. 702.

⁵⁶ *PS*, p. 768.

⁵⁷ Sylviane Dupuis signale dans son article « La chambre-matrice du *Poisson-Scorpion* ou comment on devient romancier » (*Europe*, N° 974-975, juin-juillet 2010) un mémoire de licence d'Inti Verheecke présenté à l'université de Genève, *Le Poisson-Scorpion de Nicolas Bouvier. Formulaire d'exorcisme* (qu'il ne m'a malheureusement pas été possible de consulter) qui analyse systématiquement *le Poisson-Scorpion* comme un véritable dispositif magique.

⁵⁸ *Routes et déroutés*, p. 1341.

« à faire fondre ». Et l'on sent dans tout cet entretien, réalisé au début des années 1990 – soit trente-cinq ans après son séjour à Ceylan – à quel point Nicolas Bouvier ressent encore l'emprise de l'île quand il en parle. A la question : « Cet outre-monde existe-t-il, pour vous ? » il donne une réponse pleine de réticence : « Je ne peux pas répondre... Il est bien probable qu'à Ceylan il existe. »⁵⁹ Et ce qu'il ajoute quelques instants plus tard rejoint curieusement les propos qu'il prête au père Alvaro dans son livre : « Je crois que le mal est une force objective et que comme pour toute force objective, il y a des points de concentration, de rassemblement. C'est ainsi que j'ai senti Ceylan. »⁶⁰ Car même un désenvoûtement réussi ne vous prémunit pas contre un retour de l'outre-monde.

Références bibliographiques :

- BOUVIER, Nicolas, *Le Poisson-scorpion* (1981), in *Œuvres*, Quarto Gallimard, 2004.
- BOUVIER, Nicolas, VERNET, Thierry, *Correspondance des routes croisées 1945-1964*, éd. Zoé, 2010.
- CARROLL, Raymonde, *Evidences invisibles : Américains et Français au quotidien*, Seuil, 1987.
- COGEZ, Gérard, *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Seuil, 2004.
- CYRULNIK, Boris, *L'Ensorcellement du monde*, Odile Jacob, 2001 (1997).
- CYRULNIK, Boris, *Le murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2005.
- DEMORGON, Jacques, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Anthropos, 2010.
- DOUGLAS, Mary, *De la souillure, Essai sur les notions de pollution et de tabou*, La Découverte, 2001 (François Maspéro, 1971).
- DUPUIS, Sylviane, « La chambre-matrice du *Poisson-Scorpion* ou comment on devient romancier », in *Europe*, n° 974-975, juin-juillet 2010, pp. 148-159. Article accessible en ligne : <http://archive-ouverte.unige.ch>
- GUYADER, Hervé (éd.), *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, éd. Zoé, 2010.
- JATON, Anne-Marie, *Nicolas Bouvier. Paroles du monde, des secrets et de l'ombre*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2004.
- LAUT François, *Nicolas Bouvier L'œil qui écrit*, Payot (2008), 2010.
- LE BRETON, David, *Les passions ordinaires : anthropologie des émotions*, Payot & Rivages, 2004 (A. Colin/ Masson, 1998).
- LEVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, Plon, 1958.
- LOUÏS, Gilles, « Nicolas Bouvier : Le corps médiateur », à paraître fin 2013 dans *Viatica*, revue en ligne du Centre de recherches sur la littérature de voyage.
- MECHIN, Colette, BIANQUIS, Isabelle, LE BRETON, David, *Anthropologie du sensoriel*, L'Harmattan, 1998.
- MEUNIER, Jacques, « Nicolas Bouvier : l'œil du voyageur », in *Le monocle de Joseph Conrad* (1987), éd. Payot & Rivages, 1993
- NATHAN, Tobie, *Ethno-roman*, Grasset, 2012.

⁵⁹ *Routes et déroutes*, p. 1331.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 1334.

- NATHAN, Tobie, STENGERS, Isabelle, *Médecins et sorciers*, La découverte, 2012 (1995)
- PASQUALI, Adrien, *Nicolas Bouvier, un galet dans le torrent du monde*, éd. Zoé, 1996.
- RIDON, Jean-Xavier, « *Le Poisson-Scorpion* » de *Nicolas Bouvier*, éd. Zoé, 2007.
- TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970.